
KALI DÉCAPITÉE

PAR MARG YOURCENAR

Kâli, la déesse amoureuse, rôde à travers l'Inde.

On la rencontre partout. Les épouses tremblent en la voyant passer, et les jeunes hommes, dilatant les narines, s'avancent sur le seuil des portes. Kâli est belle. Les poètes qui la célèbrent la comparent au bananier. Elle a des épaules rondes, des seins pointus, des hanches larges, la taille si mince que les dix doigts d'un amant se rejoignent quand ils l'étreignent. Elle se mire tout à tour dans le bronze noir de la nuit, dans l'argent de l'aurore, dans le cuivre du crépuscule, et, dans l'or de midi, elle se contemple. Mais sa bouche n'a jamais souri, et, dans sa figure plus claire que le reste de son corps, ses vastes yeux sont purs et tristes. Ils pleurent, continuellement. Le visage de Kâli, éternellement mouillé de larmes, est pâle et couvert de rosée comme la face inquiète du matin.

Kâli est infâme. Elle se livre aux sans caste, aux parias, aux condamnés. Elle s'étend contre la poitrine galeuse

des chameliers venus du Nord; elle couche sur des lits de vermine avec les mendiants aveugles; elle passe de l'embrassement des Bramanes à celui des misérables, gent infecte, souillure de la lumière, qu'on charge de baigner les cadavres; — et Kâli, étalée dans l'ombre pyramidale des bûchers, s'abandonne sur les cendres tièdes. Elle aime aussi les bateliers, qui sont grands et forts; elle accepte jusqu'aux mois qui servent dans les bazars, plus battus que des bêtes de somme, et les épaules écorchées par le frottement des fardeaux. Elle a éprouvé toutes les hontes, connu tous les plaisirs qui fatiguent sans contenter; lasse, mais non rassasiée, elle va de village en village, de carrefour en carrefour, à la recherche d'un nouveau spasme.

Ses petits pieds nus, sous les anneaux qui les chargent, semblent toujours danser.

Mais ses yeux n'arrêtent pas de pleurer, sa bouche ne donne pas de baisers, ses cils ne caressent pas les joues de ceux qui l'étreignent, et son visage reste éternellement pâle comme une lune immaculée.

*
* *

Jadis, Kâli, nénuphar de la perfection, trônait au ciel d'Indra, — et les cieux, comme un cristal, se remplissaient de sa splendeur.

Mais Kâli, étant parfaite, ignorait qu'elle l'était.

Les dieux jaloux tuèrent Kâli. Elle fut décapitée par la foudre. Au lieu de sang, un flot de lumière jaillit de sa nuque tranchée. Son cadavre en deux tronçons, jeté au gouffre par les génies, roula jusqu'au fond des enfers, dans

les défilés du Pamir. Puis, s'apercevant qu'il faisait nuit, Indra lui-même regretta son crime.

Les dieux contrits descendirent, le long du toit du monde, dans l'abîme plein de fumée où rampent ceux qui existent. Ils franchirent les neuf purgatoires, passèrent devant ces lieux où les âmes, rongées par le remords, se repentent des fautes qu'elles ont commises, et ceux où d'autres âmes, tourmentées d'une vaine convoitise, regrettent les fautes qu'elles ne commirent pas. Au fond du charnier, dans un marécage, la tête de Kâli ondoyait comme un lotus, et ses longs cheveux noirs, comme des racines flottantes, se déroulaient autour d'elle.

Alors ils cherchèrent aussi son corps. Un cadavre décapité était étendu non loin. Ils le prirent, posèrent la tête de Kâli sur les épaules, et ranimèrent la déesse.

Ce corps était celui d'une prostituée, mise à mort pour ses débauches.

*
* *

Kâli ne retourna plus, nénuphar de la perfection, trôner au ciel d'Indra. Le corps, auquel sa tête divine était jointe, avait la nostalgie des quartiers mal famés, des caresses interdites, des chambres tièdes où les courtisanes, méditant de secrètes amours, guettent les clients qui s'approchent. Elle devint la voleuse d'enfants, la séductrice d'hommes, l'incitatrice de vieillards. Elle fut la Dame des Impuretés, celle qui contamine, celle qui détruit. Elle fut l'Immonde. Sans repos, de Bénarès à Kapilavisthu, de Bangalore à Srinagar, le corps de Kâli contraignit son âme à le suivre, et

ses yeux, honteux de ce qu'ils lui voyaient faire, pleuraient toujours.

*
* — *

Un matin, à Bénarès, Kâli, ivre, titubant de fatigue, sortit du quartier des courtisanes. Dans la campagne, un lépreux, couché au bord de la route, se leva quand elle passa, et se mit à courir vers elle. Kâli marchait, de plus en plus vite; soudain, elle se retourna et laissa l'homme approcher.

Quand elle l'eut quitté, elle reprit son chemin, se hâtant, l'âme malade, vers une ville inconnue. Elle allait, droit devant elle; son cœur battait comme un gong; son corps se roidissait d'angoisse; un désespoir tordait sa bouche; — et, larges comme les gouttes de pluie dans la saison orageuse, ses larmes tombaient à terre.

*
* *

Au détour d'un bois de palmiers, Kâli rencontra le Sage.

Il devait être arrivé aux dernières limites de la vieillesse et de la connaissance. Il était assis, dans sa robe jaune, les jambes croisées, une main levée dans le geste des miséricordes suprêmes qu'on voit sur les images taillées. Une paix extraordinaire l'environnait comme un nimbe. La lumière, autour de lui, se disposait en auréole, — et Kâli sentit monter en elle le pressentiment du grand repos défi-

nitif, fin des mondes, délivrance des êtres, jour où la vie et la mort seront également inutiles, âge où Tout se résorbe en Rien.

Et Kâli, celle qui ne peut encore mourir, se laissa glisser aux pieds de Celui qui ne doit plus revivre.

Le maître de la grande pitié se tenait immobile sur son siège d'herbes sèches.

— Bienheureux, Bienheureux, Bienheureux, dit Kâli, délivre-moi de mon corps.

— Pourquoi? dit le Sage.

Kâli pleurait sans répondre.

Alors, écartant les tresses noires de la déesse:

— Tu souffres?

Kâli répondit:

— J'ai honte.

— Résigne-toi, dit le Sage, ô la nécessaire, ô la maudite, ô l'imparfaite grâce à qui le parfait se rêve, ô l'irréparablement immortelle!

Et comme Kâli pleurait toujours:

— Sans ta honte, dit-il, comment concevrais-tu ta pureté? Comment, sans la matière, l'intelligence se reconnaîtrait-elle? Comment, si je te délivre de ton corps, pourras-tu jouir de ton âme?